Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

2 | 2018

Les mots pour le dire. Vocabulaire politique et
propagande dans une perspective transatlantique

Slave Families and Households, 17th-19th centuries

Maison de la recherche, Sorbonne Université, 18 octobre 2019

Seynabou Thiam Pereira

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/transatlantica/13657>

DOI : 10.4000/transatlantica.13657

ISSN : 1765-2766

Éditeur

Association française d'Etudes Américaines (AFA)

Référence électronique

Seynabou Thiam Pereira, « Slave Families and Households, 17th-19th centuries », *Transatlantica* [En ligne], 2 | 2018, mis en ligne le 01 février 2020, consulté le 12 février 2023. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/13657> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transatlantica.13657>

Ce document a été généré automatiquement le 12 février 2023.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Slave Families and Households, 17th-19th centuries

Maison de la recherche, Sorbonne Université, 18 octobre 2019

Seynabou Thiam Pereira

- 1 Le vendredi 18 octobre 2019 s'est tenue, à la Maison de la recherche de la faculté des lettres de Sorbonne Université, la journée d'étude intitulée « Slave Families and Households, 17th-19th Centuries » et organisée par Mélanie Cournil (Sorbonne Université, HDEA) et Élodie Peyrol-Kleiber (Université de Poitiers, MIMMOC), avec le soutien financier de Sorbonne Université, du CIRESC, de l'équipe d'accueil HDEA et du laboratoire MIMMOC. Cette manifestation scientifique s'inscrit dans le cadre d'une série de journées d'étude sur les esclavages, dont la première, organisée par Marie-Jeanne Rossignol et Andy Cabot, s'est tenue en juillet 2018.
- 2 Les organisatrices de cet événement ont invité les intervenants à s'interroger sur les familles d'esclaves en Amérique du Nord et dans l'espace caribéen britannique et français. Il s'agissait d'étudier les structures familiales des esclaves, le rôle des liens familiaux dans la transmission de l'héritage culturel, les besoins économiques des familles et les stratégies mobilisées pour y subvenir, ainsi que les échanges et interactions possibles entre les esclaves et les personnes libres. Pour cela, elles ont proposé quelques questions à aborder lors de cette journée. Quels étaient les rôles des hommes et femmes esclaves au sein du foyer ? En quoi les obstacles juridiques et économiques liés à la condition de parents affectaient-ils la stabilité des familles d'esclaves ? Quels types de stratégies les parents développèrent-ils afin de préserver l'unité familiale au sein d'un espace d'oppression ?
- 3 Dans son propos introductif **Élodie Peyrol-Kleiber** est revenue sur les idées reçues concernant les familles d'esclaves, notamment leur caractère supposément matriarcal ou encore la menace constante de séparation pesant sur les membres de ces familles. De nouvelles sources nous permettent aujourd'hui de mettre en avant la stabilité de certains foyers, dans certains espaces.¹
- 4 Spécialiste des sociétés coloniales dans les Antilles françaises (particulièrement en Martinique et à Saint-Domingue entre le XVII^e et le XIX^e siècle), **Vincent Cousseau**

(Université de Limoges) est intervenu sur les structures familiales d'esclaves à Saint-Domingue au XVIII^e siècle. Procédant à un rappel historique, il a d'abord souligné que le sujet des familles était originellement une préoccupation majeure des autorités aussi bien religieuses que politiques dans les Antilles françaises au XVIII^e siècle, mais que le graduel désintérêt des autorités civiles contraindra bientôt les seules autorités religieuses à s'y pencher. Dans un deuxième temps, Vincent Cousseau a problématisé une analyse critique des différentes sources utilisées par les historiens, soulignant que seuls peu d'esclaves étaient inscrits dans les registres paroissiaux en Martinique et que le taux d'enfants illégitimes était, à l'inverse, très élevé (86 % d'enfants nés hors mariage). S'appuyant sur le Fond Galliffet de 1774, il a poursuivi sa présentation en développant une étude de cas menée sur cinq habitations (trois sucrières et deux caféières, 900 hectares), au nord de Saint-Domingue. Dans les habitations sucrières, il a constaté qu'un homme sur trois était marié, qu'il n'y avait pas de sur-masculinité (500 hommes pour 499 femmes, ce qui était plutôt rare) et qu'il n'y avait que 4 à 6 % d'Africains (les habitations étaient majoritairement créolisées). Vincent Cousseau conclut ainsi que si les analyses statistiques montrent que les individus célibataires et sans famille étaient minoritaires à Saint-Domingue (environ 10 %), les familles serviles étaient souvent informelles et même invisibles dans la plupart des sources secondaires.

- 5 La deuxième communication a été présentée par **Diana Paton** (Université d'Édimbourg), dont les travaux de recherche se penchent notamment sur l'histoire du genre dans les sociétés esclavagistes. Sa présentation a porté sur l'organisation du travail et des enfants dans les plantations en Jamaïque, à la fin du XVIII^e siècle. Pour lutter contre le taux de mortalité très élevé des esclaves, les enfants étaient d'abord pris en charge par des nourrices (des *field nurses*, installées à proximité des champs où travaillaient les mères), puis dès l'âge de six ans, par des femmes superviseuses (*driveresses*), chargée de discipliner les enfants et de leur enseigner les travaux des champs. Selon Diana Paton, ce système d'organisation apparaît dès le début des années 1760 dans la Caraïbe britannique et se diffuse peu en Martinique, en Louisiane ou encore à Cuba. Cette forme d'organisation avait pour but de soulager les femmes esclaves, qui portaient souvent leurs enfants sur le dos pendant la journée, et ainsi d'augmenter leur productivité. Diana Paton a relevé la modernité de cette structure d'organisation et de gestion du travail actant la séparation entre les enfants et leurs mères ainsi que la prise en charge des enfants d'esclaves dans l'espace caribéen britannique. Selon Paton, ce système préfigure dans cette société pré-capitaliste une vision industrielle du travail empêchant la formation des liens familiaux et le bon développement des enfants. Elle a finalement relevé que les abolitionnistes avaient pris pour exemple ce système afin de souligner les difficultés du travail d'esclave et du rôle de mère esclave.
- 6 La première communication de l'après-midi, présentée par **Viola Müller** (Université de Florence), a porté sur les modalités de rencontres entre populations de différents statuts sociaux via le mariage des personnes libres et des esclaves dans l'espace urbain des États-Unis, à Baltimore et à Richmond. Elle a insisté sur les discriminations institutionnelles visant à maintenir les libres de couleur dans un schéma professionnel précaire et sur les difficultés de survie économique dans les espaces urbains du sud des États-Unis. Viola Müller a relevé la complexité des statuts au sein de mêmes familles (certains y sont libres, d'autres esclaves) ainsi que la corrélation du statut des enfants au statut de la mère. Dans l'espace urbain, les femmes et les enfants esclaves étaient

souvent domestiques. Les femmes libres de couleur disposaient d'un choix de métiers plus restreint que les hommes et percevaient un salaire inférieur. En 1858, les autorités de la ville ont instauré un impôt pour les personnes libres (toutes origines confondues) résidant en ville – tout manquement provoquant l'incarcération des individus adultes et le placement forcé des enfants en apprentissage. Selon Viola Müller, cet impôt avait pour but de dissuader les libres de couleur d'habiter en ville et de les encourager à résider plutôt en périphérie urbaine.

- 7 La dernière communication a été présentée par **Thomas Mareite** (Université de Leiden), dont la thèse s'intéresse au cas des esclaves en fuite depuis le sud des États-Unis vers le nord-est du Mexique, de 1803 à 1861. Sa présentation a traité du profil des esclaves de couleur fuyant vers le nord-est du Mexique et de l'impact destructeur des sociétés esclavagistes sur les liens familiaux des esclaves.
- 8 Dans un rapide exposé de la politique du « sol libre » après l'indépendance du Mexique en 1821 et l'abolition de l'esclavage en 1829, Thomas Mareite a rappelé que si les fugitifs étaient protégés dès le passage de la frontière, des négociations avaient toutefois été entamées après 1829 avec les autorités des États-Unis pour renvoyer les esclaves fugitifs vers leurs maîtres. Thomas Mareite a ensuite analysé les départs de fugitifs de Louisiane vers le Texas espagnol puis plus à l'ouest, par voie maritime (principalement). Il a émis la thèse que l'absence ou la rupture des liens familiaux avaient été un important facteur de marronnage. De nombreux fugitifs, ayant une famille aux États-Unis, fuyaient seuls au Mexique, même si cela impliquait d'abandonner leurs proches. D'après les rapports des autorités espagnoles de l'Est du Texas en 1808 (lesquels comprennent une liste des fugitifs originaires de Louisiane et par la suite renvoyés vers les États-Unis), les fugitifs une fois à l'abri étaient invités à se conformer aux rites catholiques en se mariant religieusement et en formant de nouveaux liens familiaux. Thomas Mareite a rappelé que les zones frontalières favorisaient le brassage de populations diverses, par ce biais encourageaient les mariages interraciaux entre personnes libres et esclaves. Pour conclure, il a noté que les sources primaires font ressortir certains éléments intéressants : à l'issue de la guerre de Sécession sont ainsi publiés dans les journaux, des avis de recherche rédigés par des familles d'anciens esclaves libérés souhaitant retrouver leurs proches (« runaway slave ads », « wanted ads »).
- 9 Les communications de cette journée ont ainsi problématisé les questions de structures familiales et des enjeux économiques du travail des esclaves. La place des familles esclaves dans l'espace urbain en Amérique et le rôle des sociétés esclavagistes ont aussi été mis en lumière. Après un temps consacré aux nombreuses questions, les deux organisatrices ont chaleureusement remercié les intervenants et le public, avant de conclure la journée en appelant cet événement à s'intégrer dans d'autres projets sur les questions du genre, de la famille et de l'esclavage dans l'espace atlantique.

NOTES

1. Wilma Dunaway, *The African-American Family in Slavery and Emancipation*, Cambridge : Cambridge University Press, 2003 ; Elizabeth Fox-Genovese, *Within the Plantation Household*, Chapel Hill : The University of North Carolina Press, 2000.

INDEX

Thèmes : Actualité de la recherche

AUTEUR

SEYNABOU THIAM PEREIRA

Sorbonne Université